

Collège de France

Les cornes de Moïse. Faire entrer la Bible dans l’histoire | Thomas Römer

Les Cornes de Moïse. Faire entrer la Bible dans l’histoire

Leçon inaugurale prononcée le 5 février 2009

Thomas Römer

Résumé

Les progrès des méthodes littéraires et de l’archéologie ont conduit à mettre en question, la construction traditionnelle de la chronologie et de l’historiographie bibliques. Les maximalistes partent de l’idée qu’il faut simplement faire confiance au récit biblique. Cette position n’est

scientifiquement pas tenable. Pour les minimalistes, tout commence seulement à l’époque achéménide, vers 400 avant notre ère, voire même encore plus tard à l’époque hellénistique. Ils font valoir que la Bible est une pure construction idéologique et que les premiers manuscrits datent précisément de cette époque. Mais le matériel et les traditions qui sont à l’origine de la Bible hébraïque sont antérieurs à l’époque perse.

Entrées d'index

Mots clés :

Bible, histoire

Texte intégral

1 Monsieur l’Administrateur,
Monsieur le Recteur de l’université de Lausanne,
Chers collègues, chers amis,
Mesdames et Messieurs,

2 Tout bibliste qui se respecte est tenu de s’intéresser à la question des genres littéraires, qui fait partie des outils méthodologiques des recherches bibliques. Ainsi, pour préparer cette leçon que je vous présente ce soir avec beaucoup d’émoi, j’ai lu et étudié un nombre important de leçons inaugurales prononcées dans le cadre de cette illustre institution. J’ai alors compris qu’il existe bel et bien un genre littéraire « leçon inaugurale au Collège de France ». Ce genre comporte les éléments suivants : (a) remerciements aux professeurs du Collège qui ont décidé de créer la chaire en question et aux personnes qui ont marqué le cheminement scientifique du nouveau professeur ; (b) éloge des savants qui, au Collège de France et ailleurs, ont marqué la discipline ; (c) petit historique de la discipline ; (d) démonstration de son importance et de son actualité ; et (e), finalement, les grands thèmes de recherche qui seront développés dans le cadre du Collège. C’est pour moi un grand honneur de me soumettre à cet exercice. Mais, auparavant, j’aimerais introduire un autre élément avant de m’engager dans un long discours susceptible de fatiguer l’auditoire, à savoir la *captatio*.

Les cornes de Moïse

3 Il m'a paru opportun d'ouvrir cette leçon par une des figures les plus importantes de la Bible hébraïque, celle de Moïse. Peu nous importe pour l'instant de savoir si Moïse a existé ou non ; ce qu'on peut affirmer, c'est que, sans lui, on n'aurait jamais eu de Bible. Il est à cet égard un vrai « fondateur ». Mais pourquoi dans de nombreuses représentations voit-on Moïse avec des cornes ?

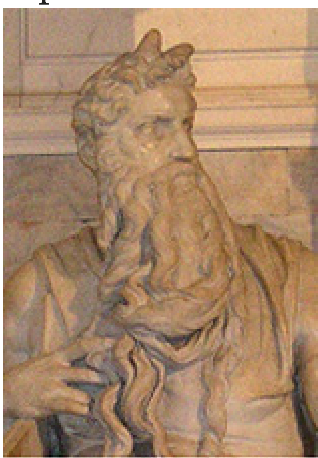


Figure 1. Statue de Moïse par Michel-Ange.

4 La réponse que l'on donne traditionnellement à cette question est que Jérôme, traducteur de la Bible en latin – qui deviendra plus tard la Vulgate – s'est trompé ou, pire, a voulu diaboliser la figure fondatrice du judaïsme. Mais cette explication est sans doute quelque peu simpliste, voire malveillante à l'égard de Jérôme. Le latin « *et ignorabat quod cornuta esset facies sua* » traduit l'hébreu « *oumoshè lo yada ki qaran 'or panaw* » (*Exode* 34, 29) : « Moïse ne s'était pas aperçu que la peau de son visage était '*qaran*' ». Presque toutes les traductions rendent la forme verbale *qaran*, que je n'ai pas traduite, par « rayonnant, resplendissant », comme l'avaient déjà fait les premiers traducteurs grecs. Cependant, cette racine, qui n'est attestée dans la Bible sous forme verbale que dans ce récit du livre de l'*Exode*, est apparemment liée à un substantif plus largement attesté, *qèrèn*, qui en hébreu biblique signifie en effet « corne ». Il semble donc que la traduction de Jérôme soit la bonne et qu'il faille la réhabiliter au détriment des versions grecque, syriaque et des interprétations juives et chrétiennes traditionnelles.

5 Pour quelle raison le rédacteur du chapitre 34 du livre de l'*Exode* a-t-il pu avoir l'idée d'imaginer un Moïse cornu descendant du mont Sinaï ? Pour cela, il faut s'intéresser au contexte littéraire de cet épisode, qui est celui de la célèbre histoire du veau d'or. À cause de la longue absence de Moïse séjournant au sommet de la montagne de Dieu, les Israélites avaient décidé de se fabriquer un support pour rendre visible le dieu qui les avait fait sortir du pays d'Égypte, et ceci sous la forme d'un jeune taureau. Le taureau est dans le Levant une manière courante de représenter notamment les dieux de l'orage. En se construisant une image bovine de leur dieu Yahvé, les Hébreux contreviennent, selon cette narration, à une interdiction fondamentale du décalogue promulgué après leur arrivée au mont Sinaï, l'interdiction de la représentation du divin. C'est pour cette raison que Moïse à son retour détruit les tables de la loi et le veau d'or. Mais, ensuite, il remonte vers Yahvé pour obtenir le renouvellement du traité que Dieu avait auparavant conclu avec les Israélites. Lorsqu'il descend avec les nouvelles tables de la loi, les Israélites découvrent un Moïse cornu, sans que lui-même se soit rendu compte de cette transformation.

6 Les cornes, dans l'iconographie du Proche-Orient ancien, sont une manière courante d'exprimer la force d'un dieu ou d'un roi qui le représente. Ainsi les cornes de Moïse expriment-elles une proximité inégalée entre Yahvé et Moïse. Cette proximité est d'ailleurs réaffirmée dans l'épitaphe du Pentateuque : « Plus jamais ne s'est levé en Israël un prophète comme Moïse, lui que Yahvé a connu face à face » (*Deutéronome* 34, 10). On peut encore aller un peu plus loin et se demander si Moïse a pris la place du veau d'or, du taureau dont les cornes constituent un trait caractéristique. D'une certaine façon, c'est en effet le cas puisque Moïse est le médiateur visible entre Yahvé et Israël. Il n'est certes pas la représentation du Dieu d'Israël, mais il demeure définitivement son meilleur représentant. Se trouve affirmé de cette manière le statut tout à fait particulier de Moïse, sans qui il n'y aurait jamais eu de judaïsme. Il faut donc réhabiliter les cornes de Moïse ; mais cette démarche doit nécessairement s'accompagner d'un effort herméneutique, car pour la plupart de nos contemporains un

personnage doté de cornes évoque des associations négatives, pour ne pas dire diaboliques. Dès lors, on ne peut se contenter de traduire « la peau du visage de Moïse était devenue cornue » sans assortir cette traduction d'une explication sur le contexte socio-historique dans lequel est née l'idée d'un Moïse coiffé de cornes. L'enseignement et la compréhension de la Bible reposent tout d'abord sur une connaissance et une intelligence des milieux dans lesquels les différents textes de cette bibliothèque ont vu le jour.

Hommages

7 Je suis heureux que l'Assemblée des professeurs du Collège de France ait jugé utile de créer à nouveau une chaire consacrée à la recherche sur la formation et la composition de la Bible hébraïque, de l'Ancien Testament en terminologie chrétienne. Et je suis profondément touché et ému de l'honneur qui m'a été fait de me voir confier cette chaire. Vous avez pris un certain risque en y nommant un Allemand qui a fait la plus grande partie de sa formation en Allemagne et toute sa carrière universitaire en Suisse, loin des circuits académiques prestigieux de la France, et je me demande avec crainte et tremblement si je serai à la hauteur de la tâche. Cette nomination, je la dois tout d'abord au professeur Jean-Marie Durand qui m'a sollicité alors que nous ne nous connaissions pas personnellement et qui a présenté ma candidature à l'Assemblée des Professeurs.

8 Si mes travaux ont pu retenir son attention, c'est que j'ai eu un certain nombre de maîtres exceptionnels qui m'ont permis d'apprendre différentes méthodes et outils d'analyse pour comprendre et interpréter les textes de la Bible hébraïque. J'aimerais ce soir rendre hommage à trois d'entre eux : le professeur Rolf Rendtorff, de l'université de Heidelberg, dont le talent pédagogique et les questions iconoclastes m'ont donné l'envie de concentrer mes études sur l'hébreu et la Bible ; Mme le Professeur Françoise Smyth, de la Faculté de Théologie protestante de Paris, qui, dès mon arrivée à Paris comme boursier, m'a chargé d'enseigner l'hébreu. J'ai ainsi appris le français en comparant des grammaires d'hébreu biblique en langue allemande et en

langue française. La rencontre avec Françoise Smyth a été décisive pour ma carrière. Parmi toutes les choses que j'ai apprises d'elle, tant sur le plan humain que sur le plan intellectuel, j'aimerais mentionner cette curiosité contagieuse d'explorer de nouvelles méthodes et d'aborder le texte biblique dans une perspective comparatiste qui ne se limite pas au seul Proche-Orient ancien. J'aimerais, ensuite, rendre hommage au professeur Albert de Pury, de l'Université de Genève, auprès de qui j'ai pu travailler comme assistant durant cinq ans. Sous sa direction, j'ai pu achever ma thèse de doctorat sur laquelle il n'était, au début, guère d'accord. Il m'a fait découvrir, parmi bien d'autres choses, une qualité rare qui, dans le monde académique, fait malheureusement souvent défaut : le respect des théories qui se trouvent en tension ou en contradiction avec celles que l'on défend soi-même, et le courage de mettre en question ses propres résultats de recherche. Dans les sciences humaines, il est exceptionnel de trouver des reconstructions ou des hypothèses qui soient entièrement « vraies » ou entièrement « fausses ». Au lieu de jeter l'anathème sur des théories contraires à nos idées, il faudrait plutôt essayer de comprendre sur la base de quelles observations celles-ci ont été élaborées. Et j'ai appris, au cours de ma carrière universitaire, que la combinaison de modèles qui d'abord semblent en tension l'un avec l'autre peut faire progresser la recherche.

9 J'aimerais également remercier l'université de Lausanne et mes collègues de l'Institut romand des sciences bibliques qui m'ont fourni un cadre idéal, tant sur le plan matériel que sur le plan intellectuel, pour l'enseignement et pour la recherche, que je ne peux concevoir autrement qu'en interaction. Une recherche qui ne peut s'enseigner risque de devenir incommunicable et autiste ; un enseignement qui n'est pas fondé sur la recherche est dangereux, car il court le risque des approximations et de la démagogie.

La Bible au Collège de France

10 Comme vous le savez, l'enseignement et la recherche concernant les textes bibliques ont une longue tradition à

l'intérieur du Collège. Les chaires d'hébreu furent parmi les premières chaires fondées en 1530, et de nombreux savants occupant au Collège de France des chaires intitulées « Hébreu », « Hébreu et araméen », « Langues hébraïque, chaldaïque et syriaque », « Histoire ancienne de l'Orient sémitique », « Antiquités sémitiques », etc., ont marqué les recherches historiques concernant la Bible hébraïque et le Levant.

11 Un des premiers savants du Collège, dont le nom restera gravé pour toujours dans l'histoire des sciences bibliques, fut cependant titulaire d'une chaire en médecine. Il s'agit de Jean Astruc (1684-1766), fils d'un pasteur protestant, reconverti au catholicisme. Médecin consultant du roi Louis XV, Astruc entre en 1731 au Collège royal, au titre de la thérapeutique générale. Si l'histoire de la médecine retient de lui surtout la démonstration de la réalité de la contagion de la peste, contestée par son maître Chirac, les sciences bibliques lui doivent l'invention de la théorie documentaire, c'est-à-dire de l'idée que la Torah ou le Pentateuque, la première partie de la Bible, n'est pas l'œuvre d'un seul auteur, mais qu'elle se compose de documents différents réunis par un ou plusieurs rédacteurs. En 1753 Astruc publie d'une manière anonyme les *Conjectures sur les mémoires originaux dont il paroit que Moyse s'est servi pour composer le Livre de la Genèse*[1]. Son but était apologétique : contre des savants, tel Spinoza et d'autres, il voulait prouver que, malgré le « désordre » apparent du Pentateuque, celui-ci était bel et bien l'œuvre de Moïse, qui aurait combiné deux mémoires de provenance différente ainsi que d'autres sources fragmentaires. Moïse en aurait construit un ensemble cohérent, mais des copistes ultérieurs auraient, par paresse, ignorance ou présomption, tout dérangé. Bien qu'Astruc ait perdu le combat en faveur de l'authenticité mosaïque de la Torah, il a pourtant offert à l'exégèse scientifique une méthode d'investigation diachronique dont celle-ci se sert encore aujourd'hui avec bonheur.

12 Dès la fin du XVIII[e] siècle se développa dans les universités de tradition protestante une approche dite « historico-critique » de la Bible, c'est-à-dire la volonté d'analyser la Bible avec les méthodes profanes de la philologie et de

l'analyse littéraire et historique. La France, à l'exception de l'université de Strasbourg, s'est montrée sceptique, voire hostile face à un tel examen des textes bibliques. Une des rares exceptions fut Ernest Renan, qui fut nommé au Collège de France en 1862 et qui fit connaître l'exégèse scientifique de la Bible en France en y apportant ses propres contributions. Étant parfaitement au courant des travaux des grands biblistes de son époque (Abraham Kuenen, Julius Wellhausen) et en contact direct avec eux, Renan veut analyser les origines du judaïsme et du christianisme selon une approche strictement scientifique, ce qui lui causera bien des problèmes. Critiqué et vilipendé, Renan réussit à établir que la Bible hébraïque est le résultat d'une longue évolution et que le yahvisme exclusif qui est à l'origine du judaïsme ne se fait jour que dans les deux derniers siècles de la monarchie judéenne. Il affirme que l'on peut retracer les différentes étapes de la formation de la Bible grâce aux progrès des méthodes exégétiques. Dans la préface de son *Histoire du peuple d'Israël*, il insiste avec raison sur le fait que l'historien de la Bible ne peut se contenter de reproduire la chronologie des rédacteurs bibliques, mais qu'il doit prendre en compte la distance qui le sépare des textes qu'il étudie.

> L'histoire est obligée de tirer le plus de vrai possible des indices dont elle dispose ; elle fait la besogne la plus niaise du monde en racontant des fables puériles sur le ton de la narration sérieuse[2].

13 Après la révocation de Renan, le Collège fit appel à Solomon Munk qui, à cause de son appartenance religieuse, n'avait pas trouvé de poste universitaire en Prusse. Munk peut être considéré comme le fondateur des études juives en France ; bien que s'intéressant surtout à la philosophie religieuse judéo-arabe, il publia également un livre contenant une « description géographique et archéologique » de la Palestine[3].

14 L'époque de Renan et de Munk fut aussi celle de la naissance de l'archéologie scientifique, de l'égyptologie et de l'assyriologie, dont les découvertes épigraphiques bouleversèrent la vision traditionnelle de la Bible hébraïque.

La publication du récit du déluge contenu dans les tablettes de l'épopée de Gilgamesh fit éclater en Allemagne le « Babel-Bibel-Streit », conflit à l'issu duquel il était devenu évident que les auteurs des textes bibliques s'inspirent souvent des traditions et textes du Proche-Orient ancien qui les précèdent. Le récit biblique devait être confronté à la matérialité des découvertes archéologiques. Ce fut Charles Clermont-Ganneau, nommé au Collège de France en 1890 à une chaire d'« épigraphie et antiquités sémitiques », qui renouvela les sciences bibliques par ses missions archéologiques en Syrie-Palestine. Clermont-Ganneau fit progresser la topographie des sites mentionnés dans la Bible en exploitant des textes d'historiens et de géographes arabes, identifiant notamment la ville cananéenne de Guézer. Nous lui devons notamment le sauvetage de la stèle du roi moabite Mésha, qui relate un conflit militaire entre Moab et Israël dont parle également la Bible, quoique d'une manière assez différente[4]. Cette stèle découverte à Dhiban, l'ancienne capitale du royaume de Moab, mentionne notamment le nom propre du dieu national d'Israël, Yahvé, et fait preuve d'une théologie de l'histoire que l'on retrouve telle quelle dans certains récits de la Bible : une défaite militaire est expliquée par la colère du dieu national contre son propre peuple. Jusqu'à nos jours la stèle de Mésha est un des témoins les plus importants pour la reconstruction de l'histoire d'Israël au IXe siècle. Permettez-moi encore de rappeler que Charles Clermont-Ganneau a pu identifier deux importantes fraudes archéologiques, ce qui révèle, hélas, que les faux documents et objets sont aussi anciens que l'archéologie.

15 Alfred Loisy, entrant au Collège de France, après son excommunication en 1909, orienta les sciences bibliques dans une perspective résolument comparatiste, en historien des religions. Affirmant que la critique biblique existe pour elle-même « et ne demande pas de permission pour être ; nulle puissance humaine ne peut empêcher que la Bible soit aux mains de nombreux savants qui l'étudient librement »[5], il ajoute :

> La question biblique devient la question religieuse en un sens beaucoup plus large qu'on ne l'a entendu jusqu'ici. [...]

> Le rapport du monothéisme juif et chrétien avec les autres religions est infiniment plus complexe qu'on ne le supposait jadis[6].

16 Loisy démontra, dans son ouvrage *La Religion d'Israël*[7], que le Pentateuque n'est pas un document historique et que les traditions sur les Patriarches dans le livre de la *Genèse* sont des récits mythiques qui ne permettent pas de reconstruire une « époque patriarcale », comme on a continué à le faire durant un certain temps aux États-Unis et en Allemagne. L'approche comparatiste de Loisy fut poursuivie par Isidore Lévy et par Edouard Dhorme, qui, bien qu'occupant une chaire d'assyriologie, fut en même temps un éminent bibliste et à qui nous devons une des plus belles traductions de la Bible en français dans la collection de la Pléiade.

17 La découverte des manuscrits de Qumran à partir de 1947, auxquels s'ajoutèrent d'autres textes trouvés dans la région de la mer Morte, fut certainement l'événement le plus important de la recherche biblique au XXe siècle. Jusque-là, on n'avait presque aucune trace matérielle des manuscrits de la Bible hébraïque avant le Moyen Âge, alors que maintenant nous possédons, quoique de manière fragmentaire, des attestations de presque tous les livres qui la composent datant des deux derniers siècles avant l'ère chrétienne. Ces documents, dont certains divergent passablement de ce que deviendra le texte officiel, massorétique, confirment la grande diversité de la transmission textuelle des rouleaux qui formeront plus tard les trois parties du canon juif : Pentateuque, Prophètes et Écrits. L'importance des textes du désert de Juda fut mesurée immédiatement par André Dupont-Sommer, dont le premier cours au Collège de France en 1963 fut consacré aux manuscrits de la mer Morte. Dans ses travaux de traduction et d'interprétation, Dupont-Sommer fit ressortir la portée des écrits propres à la communauté de Qumran, qui nous éclairent sur le courant dit « essénien », sur le judaïsme à l'époque romaine et sur les origines du christianisme[8].



Figure 2. Les grottes du site de Qumran contenant les manuscrits.

18 Un autre grand moment pour les études sémitiques et bibliques fut la découverte du site d'Ougarit-Ras Shamra en 1929. Grâce aux tablettes ougaritiques, on possédait pour la première fois des textes mythologiques mettant en scène des dieux : El, Baal et bien d'autres, dont la Bible mentionne les noms – pour Baal toujours dans des contextes polémiques – sans donner de renseignements précis sur les mythes et les rites associés à ces divinités du Levant. Les textes ougaritiques de la fin du deuxième millénaire décrivent Baal avec des fonctions et des titres qui sont appliqués à Yahvé dans des textes bibliques, ce qui confirme l'idée que le dieu d'Israël est, du point de vue de l'histoire des religions, un dieu de l'orage comme l'est Baal-Hadad, le dieu qui provoque la foudre et le tonnerre. Deux professeurs du Collège de France ont largement contribué à la découverte d'Ougarit : Claude Schaeffer sur le plan archéologique (il fut le premier directeur des fouilles de Ras Shamra) et André Caquot sur le plan textuel ; on lui doit la traduction française des grands textes mythologiques[9], ainsi que des notes qui mettent en évidence les nombreux liens entre Ougarit et la Bible.

19 En dernier lieu, Javier Teixidor a mis l'accent sur les études araméennes et s'est récemment intéressé à Spinoza, un des fondateurs de l'analyse critique de la Bible[10].

La Bible et l'histoire

20 Ce trop bref survol a fait apparaître, je l'espère, que de nombreuses chaires du Collège de France n'ont pas seulement accompagné l'évolution et les progrès des sciences bibliques, mais qu'elles y ont largement contribué. En préparant ce petit historique, je me suis aperçu d'une curiosité : sauf erreur de ma part, la chaire que vous avez bien voulu me confier est la première chaire du Collège de France dans l'intitulé de laquelle le mot « Bible » apparaît explicitement. Comment expliquer ce phénomène ? Est-ce simplement le fruit du hasard ou la France académique aurait-elle un problème avec le terme de « Bible » ? L'évitement du mot « Bible » s'explique-t-il par l'idée que l'on pourrait, sur le plan scientifique, s'occuper de l'hébreu, de l'araméen, de l'épigraphie, des antiquités sémitiques, mais que la Bible et son intelligence resterait réservée aux synagogues et aux églises ? La Bible hébraïque est l'un des grands documents fondateurs de la civilisation dite judéo-chrétienne, en tout cas de la civilisation occidentale ; elle est également un élément important pour saisir la naissance de l'islam et de la civilisation musulmane. Comment comprendre l'histoire, la littérature, l'art pictural et musical, et aussi un certain nombre de conflits géopolitiques actuels sans connaissance approfondie des textes bibliques et de leurs significations ? Il ne fait aucun doute que la Bible continue à intéresser le public. La prétendue découverte récente du mur du palais de David par l'archéologue Eilat Mazar, contestée par d'autres spécialistes, n'a pas seulement tenu en haleine le public israélien, mais a connu des répercussions internationales[11].



Figure 3. Zone de fouilles dans la cité de David.

© Thomas Römer

21 Rappelons aussi les nombreux articles consacrés à la Bible qui font régulièrement « la Une » des grands hebdomadaires ou mensuels. Mais lorsqu'on lit ces articles, on est souvent ahuri par la naïveté des journalistes et leur manque de connaissance sur ce sujet. Ainsi, un grand hebdomadaire, dont je tairai le nom, a présenté il y a quelques semaines une théorie sur l'origine du Pentateuque qui n'est plus retenue sous cette forme par la communauté scientifique depuis plusieurs décennies. En outre, l'affirmation « la Bible dit vrai » est un thème récurrent dans des publications de vulgarisation. On trouve régulièrement des explications fantaisistes, par exemple sur le fondement historique des récits des plaies d'Égypte et de l'exode (l'éruption du volcan de Santorin) ou des cornes de Moïse (il aurait eu une maladie cutanée), qui sont présentées dans les médias avec le plus grand sérieux. Pour parer à ces aberrations et pour l'intelligence de notre culture, une formation solide en Bible paraît plus que nécessaire, que cela soit au niveau scolaire, universitaire ou dans le domaine de la culture en général. Pour ce faire, on ne peut se contenter de résumer le contenu des grands récits bibliques ou de s'émerveiller devant la beauté de certains textes poétiques, la Bible doit être

examinée dans une perspective historique. Je suis peu sensible aux sirènes de la postmodernité qui clament la fin de l'histoire ou qui chantent les merveilles des lectures subjectives ou synchroniques au détriment d'une recherche rigoureuse. Je reste convaincu que l'intelligence de la Bible passe par le travail de l'historien. Certes, le danger de la circularité est particulièrement grand car, pour reconstruire les contextes historiques dans lesquels les textes de la Bible hébraïque ont vu le jour, le document le plus important est la Bible elle-même ! Et on s'est contenté très longtemps d'une reprise savante de la chronologie des livres, de la *Genèse* jusqu'aux livres des *Rois*, en y ajoutant pour l'époque perse les livres d'*Esdras* et de *Néhémie* ; certes, on les a délestés de certains commentaires théologiques et des récits apparemment mythologiques ou qui font intervenir trop de miracles, mais on est resté assez confiant dans la chronologie biblique qui construit l'histoire d'Israël et de Juda selon le déroulement suivant : époque des Patriarches, époque de Moïse et de l'exode, époque de la conquête, des Juges, débuts de la royauté et du Royaume-Uni sous David et Salomon, histoire des deux royaumes d'Israël et de Juda jusqu'à leur disparation, exil babylonien, « restauration » à l'époque perse. De nombreux ouvrages traitant de l'histoire d'Israël, de style universitaire ou destinés à un public plus large, adoptent encore cette chronologie perpétuant ainsi une sorte de « catéchisme scientifique ».

De nouvelles visions sur les récits bibliques des origines

22 Or, les progrès des méthodes littéraires et de l'archéologie ont conduit à mettre en question, sur le plan historique, la construction de ce qu'on peut appeler l'historiographie biblique. Je me contenterai de quelques exemples. L'histoire des Patriarches et celle de Moïse ne reflètent pas des événements de deux époques successives ; il s'agit de deux récits d'origine, qui d'abord se trouvaient en concurrence : d'une part la construction d'une identité à travers des généalogies et des figures d'ancêtres dans les récits des Patriarches, d'autre part un modèle identitaire qui ne repose

pas sur le sang mais sur l'acceptation d'une loi, d'un contrat, dans la tradition mosaïque. L'arrangement chronologique de l'histoire des Patriarches comme prélude à celle de l'*Exode* est le résultat d'une volonté de combiner ces deux mythes d'origine différents[12].

23 L'installation des Israélites en Canaan n'est pas le résultat d'une conquête militaire comme la présente le livre de *Josué*. Les narrations contenues dans ce livre sont des reprises des textes de propagande militaire, notamment néo-assyrienne et néo-babylonienne. Des archéologues comme Israel Finkelstein et d'autres ont démontré que la naissance d'« Israël » n'est pas due à des invasions de groupes venant de l'extérieur. L'époque de transition entre l'âge du bronze récent et l'âge du fer se caractérise par une sorte de crise économique, qui se refléterait dans la diminution de la densité urbaine. Cela va de pair avec le mouvement de colonisation rurale, modeste il est vrai, des montagnes du centre de la Palestine. Ces implantations sont dues à un « exode » des couches basses de la population. En s'installant dans les montagnes, ces groupes cherchaient apparemment à se soustraire au joug des cités-États cananéennes. C'est dans ce déplacement d'une population cananéenne qu'il faut voir l'installation d'Israël. L'opposition entre Israël et Canaan n'est donc pas une donnée historique ni ethnique ; il s'agit d'une opposition théologique dont le but est de distinguer le peuple de Yahvé des autres habitants du Levant[13].

24 Le livre des *Juges* ne reflète pas une époque historique. Il s'agit d'une collection de légendes sur des figures héroïques provenant de différentes tribus israélites, collection que l'on a établie en plaçant ces récits dans une succession chronologique.

25 Quant au Royaume-Uni d'un Salomon qui aurait régné sur un empire s'étendant de l'Egypte jusqu'à l'Euphrate, il nous faut reconnaître que cette idée est une construction littéraire des auteurs de l'époque perse, dont le souhait fut de mettre toute la province de la Transeuphratène sous l'autorité d'un des rois fondateurs. David et Salomon, dont l'historicité n'est pas au-delà de toute interrogation (nous ne connaissons aucun document extrabiblique de la première partie du

premier millénaire avant notre ère qui mentionne un roi Salomon), ont dû régner sur un territoire assez modeste. D'ailleurs, selon les dires des archéologues, Jérusalem ne devient, au premier millénaire, une ville importante qu'à partir du VIIIe siècle avant notre ère ; elle est en effet, en tant que capitale judéenne, mentionnée pour la première fois dans des documents extrabibliques dans les annales du roi assyrien Sennachérib, qui relatent le siège de Jérusalem en 701[14].

26 La critique historique et les découvertes épigraphiques et archéologiques des dernières décennies convergent sur le fait qu'on ne peut, à l'époque de la royauté, parler de judaïsme pour décrire les systèmes religieux en Israël et en Juda. Les inscriptions de Khirbet el-Qom et de Kuntillet Ajrud ont confirmé que Yahvé n'était pas un dieu célibataire, mais associé à la déesse Ashérah, dont le site de Kuntillet Ajrud fut peut-être l'un des sanctuaires, comme l'ont suggéré tout récemment Nadav Na'aman et Nurit Lissovsky de l'université de Tel Aviv[15].

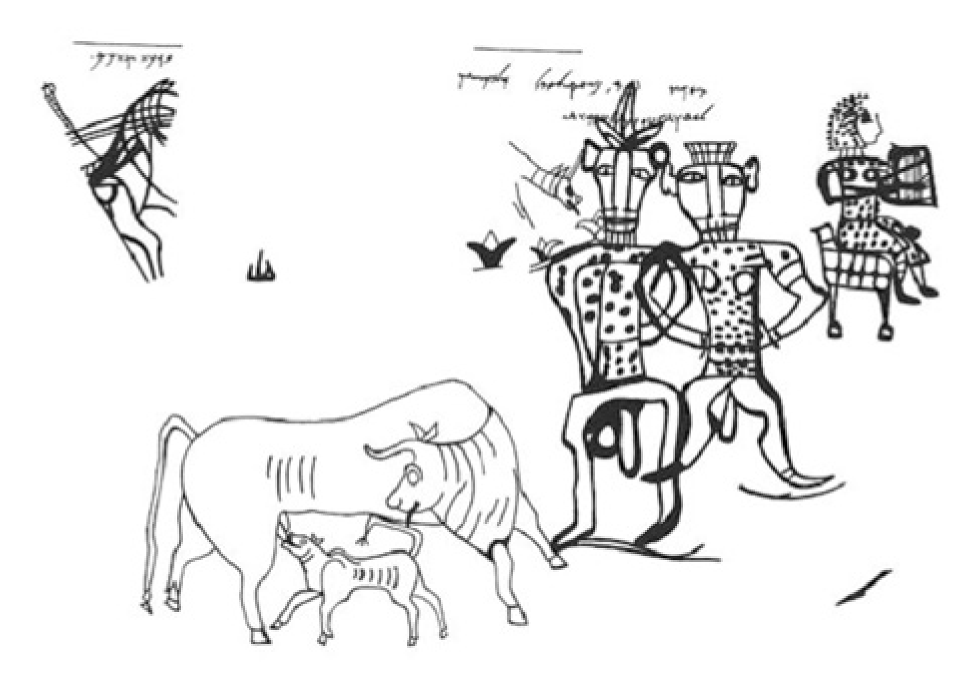


Figure 4. Le graffiti de Kuntillet Ajrud mentionnant Yahvé et son Ashérah.

Othmar Keel et Christoph Uehlinger, *Göttinnen, Götter und Gottessymbole*, Freiburg Herder, 1992, p. 241 (avec l'aimable autorisation des auteurs).

27 Il est également plausible qu'il ait existé une statue de Yahvé dans les sanctuaires de Jérusalem et du Royaume d'Israël à l'époque royale. La conclusion du *Psaume* 17 : « Moi, avec justice, je contemplerai ta face ; je me rassasierai au réveil de ton image (*temunah*) » exprime apparemment le désir d'être admis devant la statue divine. L'interdiction des images dans le décalogue n'est donc pas une prescription ancienne, mais une idée formulée au plus tôt au VI[e] siècle avant notre ère. La négation des indices en faveur de l'existence d'une statue de Yahvé est, me semble-t-il, souvent habitée par le souci (théologique) de distinguer Yahvé des divinités voisines. Une telle distinction existe en effet dans la Bible, mais elle est l'aboutissement d'un long chemin, et non une donnée originelle. Le même constat s'applique au « monothéisme biblique », qui ne se met en place qu'à l'époque perse, tout en intégrant une dose de polythéisme (un certain nombre de textes qui acceptent l'existence d'autres dieux ne sont pas censurés).

28 Il nous faut donc repenser notre manière de reconstruire l'histoire d'Israël et de Juda, et notamment l'élaboration de la chronologie narrative de la première partie de la Bible hébraïque. Celle-ci n'est pas première ; elle est le résultat d'un effort théologique et éditorial de réunir, à l'intérieur d'une même bibliothèque, des traditions et des rouleaux d'époques diverses, véhiculant des idéologies différentes voire contradictoires. Pour illustrer un tel phénomène, permettez-moi d'évoquer un film qui a connu l'année dernière un certain succès et dont la banalité, si d'aventure vous l'avez vu, a dû vous effrayer. Il s'agit de *Mamma Mia*. Le fil narratif, donc la chronologie, de ce film, est clairement secondaire. Le seul but de l'intrigue est de permettre de regrouper et d'organiser un certain nombre de chansons du groupe suédois ABBA, qui à l'origine ne racontent pas une histoire continue et qui n'ont pas de liens thématiques entre elles. Il en va de même pour certaines « chronologies » bibliques.

Comment reconstruire une histoire d'Israël et de Juda ?

29 Comment écrire une histoire d’Israël et de Juda aux deuxième et premier millénaires avant notre ère ? Et quelle est la place de la Bible dans cette reconstruction? Une des dernières tentatives d’écrire une histoire de l’ancien Israël émane de Mario Liverani. Dans son livre, *Oltre la Bibbia* (dont la traduction française porte le titre quelque peu malheureux : *La Bible et l’invention de l’histoire*)[16], il distingue deux parties : *una storia normale*, où il reconstruit en historien cette histoire, et *una storia inventata*, où il traite de l’invention des traditions fondatrices d’Israël, des Patriarches jusqu’au temple de Salomon, cherchant ainsi à mettre en évidence que les premiers livres de la Bible ne sont pas des documents historiques, mais ont plutôt une fonction identitaire.

30 Dans le débat souvent passionné sur l’histoire d’Israël et la datation des textes bibliques auxquels on a recours pour construire cette histoire, deux camps s’affrontent : les maximalistes et les minimalistes. Les maximalistes partent de l’idée qu’il faut simplement faire confiance au récit biblique, fiable dans ses grandes lignes. Cette position dont le fondement idéologique se trouve souvent dans la conviction que la valeur spirituelle ou la « Vérité » (avec un v majuscule) de la Bible dépend de sa véracité historique, n’est, nous l’avons vu, scientifiquement pas tenable. Pour les minimalistes, tout commence seulement à l’époque achéménide, vers 400 avant notre ère, voire même encore plus tard à l’époque hellénistique. Les partisans de ce point de vue font valoir que la Bible est une pure construction idéologique pour fonder le judaïsme entre le IVe siècle et le IIe siècle avant notre ère, et que les premiers manuscrits matériels de la Bible hébraïque (les manuscrits de la mer Morte) datent précisément de cette époque. Pourtant, le fait que les fragments de certains livres « bibliques » ou proto-bibliques de Qumran présentent des variantes textuelles importantes indique que ces livres n’ont pas été écrits pour la première fois à Qumran mais sont le résultat d’une longue histoire de transmission et de recopiage. On peut donc remonter, dans la construction de l’histoire d’Israël et dans la datation des premiers rouleaux de certains textes bibliques, de quelques siècles. Des découvertes

épigraphiques, modestes certes, mais néanmoins importantes, confirment cette vision. Les amulettes faites de feuilles d'argent trouvées dans une tombe de Ketef Hinnom, à proximité de Jérusalem, et datant du VIIe ou VIe siècle avant notre ère, contiennent une bénédiction qui est très proche de la bénédiction sacerdotale du chapitre 6 du livre des *Nombres* (« que Yahvé te bénisse, qu'il te garde, que Yahvé fasse rayonner sa face sur toi et qu'il pose sur toi la paix »)[17].

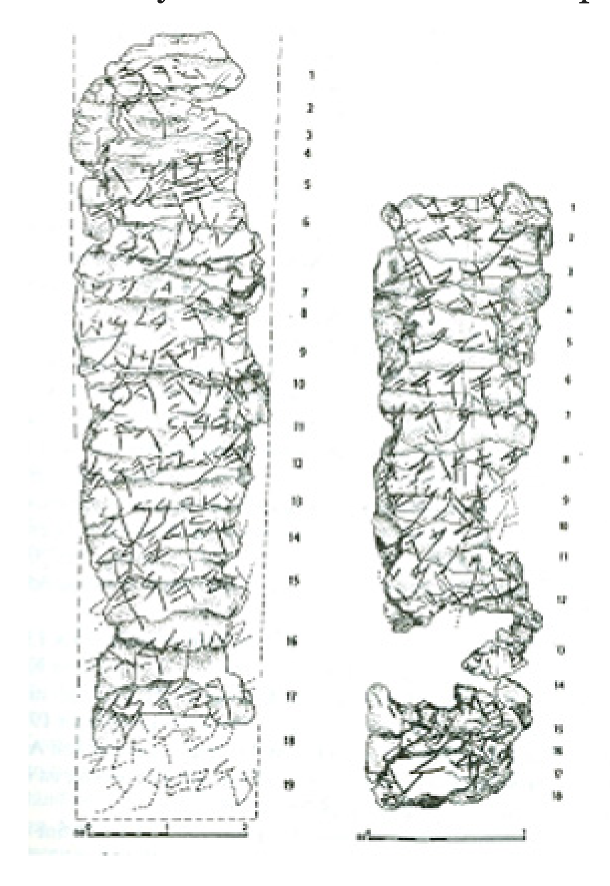


Figure 5. Les amulettes de Ketef Hinnom.

Othmar Keel et Christoph Uehlinger, *Göttinnen, Götter und Gottessymbole*, Freiburg Herder, 1992, p. 419 (avec l'aimable autorisation des auteurs).

31 Une inscription de Khirbet Beit Lei à 8 km de Lakish, du VIIe siècle avant notre ère, est probablement à lire ainsi : « Yahvé est le dieu de toute la terre (ou : de tout le pays) ; les montagnes de Juda appartiennent au dieu de Jérusalem.[18] » Il existe des parallèles bibliques pour les différentes parties de cette inscription ; le titre « Dieu de Jérusalem » conféré à Yahvé pourrait être mis en relation avec la centralisation du culte de Yahvé à Jérusalem, reflétée dans le livre du *Deutéronome*. Mentionnons encore l'inscription de Deir Alla

en Transjordanie, du VIII[e] siècle avant notre ère, contenant le début d'un discours de Balaam fils de Béor ayant reçu une communication des dieux. Il s'agit sans doute du même voyant dont traitent la narration et les oracles dans le livre des *Nombres*[19]. Les rédacteurs de ce texte se sont appuyés sur une tradition assez ancienne au moment où ils ont rédigé la version biblique de l'histoire de Balaam. Ces quelques cas suffisent pour souligner que le matériel et les traditions qui sont à l'origine de la Bible hébraïque ne sont pas une invention de l'époque perse.

La Bible et ses milieux

32 Contrairement aux disciplines de l'assyriologie ou de l'égyptologie, qui ont encore des milliers de documents à déchiffrer et à éditer, les sciences bibliques ont à faire à un « corpus clos », à un « canon ». Ce canon diffère selon les religions qui se fondent sur la Bible – judaïsme, catholicisme, protestantisme –, mais les livres qui le constituent sont édités depuis longtemps, et il est peu probable que ces canons soient modifiés un jour. Cependant, les sciences bibliques ne peuvent se contenter de ce canon ; elles doivent examiner bien d'autres écrits et documents sans lesquels les textes canoniques n'auraient jamais vu le jour. La Bible n'est pas née dans un vase clos ; l'intitulé de la chaire « milieux bibliques » est donc fort à propos, et je remercie mon collègue Jean-Marie Durand de l'avoir suggéré. C'est tout le croissant fertile qui a, d'une manière ou d'une autre, contribué à la formation de la Bible hébraïque. D'ailleurs, la Bible le manifeste explicitement. Considérez le début de l'histoire d'Abraham dans le livre de la *Genèse*. La famille d'Abram (le premier nom de l'ancêtre) est originaire d'Our Casdim. Elle se déplace ensuite à Harran, où Abram reçoit l'appel divin lui enjoignant de se rendre dans le pays de Canaan, qu'il parcourt depuis Sichem jusqu'au Néguev pour ensuite se rendre en Egypte. Ainsi, Abraham parcourt d'entrée de jeu l'ensemble du Croissant fertile. Son parcours initiatique décrit l'espace géographique dans lequel le judaïsme va naître à l'époque perse, mais il couvre aussi les différentes cultures et empires qui ont influencé

l'élaboration des textes de la Bible hébraïque. De nouveau, nous devons nous contenter de quelques brefs éclairages.



Figure 6. Le Croissant fertile.

http://fr.wikipedia.org/wiki/Fichier:Croissant_fertile_carte.png

33 La documentation abondante du palais de Mari[20] offre des analogies intéressantes avec des coutumes et des thèmes qui se retrouvent dans la Bible : des stèles sacrées, des révélations prophétiques qui sont mises par écrit, l'ascension du jeune héros à la royauté, etc. Ces documents éloignés des écrits bibliques de plus d'un millénaire posent, comme ceux d'Ougarit, la question d'une mise en relation raisonnée. On ne peut guère imaginer des dépendances directes des textes bibliques de ces documents ; il s'agit plutôt de structures analogues, qu'on pourrait inscrire dans le concept de « moyenne durée ».

34 Les travaux des égyptologues sont importants pour le bibliste, non pas seulement parce que le mythe fondateur principal de la Bible relate la sortie d'Egypte. On a passé beaucoup de temps et d'énergie à traquer les événements de l'exode et la figure de Moïse dans des documents égyptiens, sans trop de succès, et on a quelque peu négligé les contacts étroits entre l'Égypte et la Palestine au premier millénaire

avant notre ère, époque souvent considérée comme « décadente » selon une certaine vulgate égyptologique. L'influence égyptienne à cette époque est pourtant immense sur le plan historique et sur le plan littéraire. La troisième partie du livre des *Proverbes*, qui date sans doute de la fin de la monarchie judéenne, fait apparaître des ressemblances frappantes avec l'enseignement attribué au pharaon Aménémopé, que le scribe judéen connaissait apparemment. L'Égypte est présentée d'une manière très positive dans l'histoire de Joseph, qui est vraisemblablement écrite par un membre de la diaspora juive installée en Égypte dès le VIe siècle avant notre ère. Les documents provenant de la colonie militaire d'Éléphantine – qui attestent, entre autres, encore à l'époque perse, de la vénération du dieu d'Israël (Yaho) en compagnie de deux autres divinités – à la manière des triades égyptiennes – sont également d'une très grande importance. Le monothéisme et la centralisation du culte à Jérusalem avaient décidément du mal à se faire admettre.

35 Un autre empire est aussi important que l'Égypte pour comprendre la naissance de la Bible : l'Assyrie. On pourrait presque dire que le dernier livre du Pentateuque est un livre assyrien. Le livre du *Deutéronome*, dans sa forme primitive, est construit sur la base des traités de vassalité ou des serments de loyauté assyriens, et plus particulièrement du traité d'Assarhaddon (672 avant notre ère), dont l'auteur de la première version du *Deutéronome* connaissait, semble-t-il, une copie. Dans le *Deutéronome*, c'est Yahvé qui a pris la place du roi assyrien ; c'est donc au dieu d'Israël que les destinataires du rouleau doivent une allégeance absolue, et non au souverain étranger. On peut, en empruntant un terme des études juives, caractériser ce procédé comme une *counter history*, une exploitation de l'historiographie de l'adversaire en la retournant contre lui : « *die Geschichte gegen den Strich kämmen* » (« prendre l'histoire à rebrousse-poil ») selon l'expression d'Amos Funkenstein[21]. C'est aussi le cas pour la première mise par écrit de l'histoire de Moïse, qui reprend également un certain nombre de motifs assyriens. Ceci est particulièrement évident pour le récit de sa naissance et de son exposition, dont le parallèle le plus proche se trouve dans la légende de Sargon. L'auteur

biblique voulait faire de Moïse une figure aussi importante que le fondateur légendaire des dynasties assyriennes. Bien que l'Assyrie soit abhorrée dans la plupart des textes bibliques, elle a néanmoins fourni aux scribes judéens les matériaux qui leur ont fourni le moyen de composer « la première histoire d'Israël »[22].

36 Parmi de rares éléments consensuels dans les recherches bibliques, figure l'idée que la Torah – le Pentateuque ou un Proto-Pentateuque – a été publiée sous la domination des Achéménides, vers 400 avant notre ère. La Bible présente les Perses sous un jour favorable, et les livres d'*Esdras* et de *Néhémie* identifient la loi du « dieu des cieux » et la loi du roi perse. On a même avancé l'hypothèse que la publication du Pentateuque serait le résultat d'une initiative du pouvoir achéménide, ce qui, somme toute, est peu plausible. Pierre Briant rappelle à juste titre que « l'importance de Juda n'est qu'une illusion d'optique, créée par la répartition inégale de la documentation »[23]. Si, du point de vue perse, les provinces de Juda et de Samarie ont pu apparaître comme une sorte de « tiers monde », l'époque achéménide n'en constitue pas moins un moment central pour la naissance de la Bible et du judaïsme. Les influences directes du mazdéisme sur la Bible sont difficiles à évaluer ; cependant l'intégration de la Judée et de la Samarie dans l'Empire a fait naître pour la première fois l'idée d'une séparation entre le pouvoir politique et le pouvoir religieux. Grâce à l'autonomie concédée au temple pour son culte sacrificiel ainsi que sa gestion de la vie quotidienne et des rapports avec la diaspora, la classe sacerdotale et l'intelligentsia laïque ont renoncé à l'autonomie politique pour donner au judaïsme une identité qui n'a besoin ni de l'État ni du politique.

37 Celui qui s'intéresse à la Bible ne peut pas non plus ignorer le monde hellénistique, et pas seulement à cause de la Septante – les traductions grecques des textes bibliques qui, dans certains cas, ont été faites à partir de documents hébreux différents de ceux qui sont à l'origine du texte massorétique, officiel. Des auteurs de l'époque hellénistique, comme Hécatée, Manéthon, Artapan, Flavius Josèphe, nous permettent d'accéder à des traditions dont certaines (notamment sur les guerres de Moïse) ont pu exister à

l'époque de la formation du Pentateuque, mais ont été censurées par ses rédacteurs. En outre, certains récits bibliques possèdent des parallèles troublants avec la mythologie grecque. L'histoire du sacrifice de la fille de Jephté dans le livre des *Juges* se lit comme une version hébraïque de la tradition d'Iphigénie, à tel point qu'on pourrait se demander si l'auteur de ce passage du livre des *Juges*, qui très clairement a été ajouté à un récit plus ancien sur Jephté, n'a pas connu les tragédies d'Euripide[24]. La visite des trois êtres divins chez Abraham rappelle le mythe de la naissance d'Orion chez Euphorion ou chez Ovide. Il n'y a donc pas de mur entre la Grèce et le Proche-Orient ancien en ce qui concerne la formation de la Bible hébraïque. Depuis le VIIe siècle avant notre ère, au moins, les marchandises circulent et, avec elles, les mythes.

38 La Syrie, la Mésopotamie, l'Egypte et la Grèce, tous ces domaines sont représentés au Collège de France par d'éminents spécialistes, et c'est un privilège de pouvoir s'occuper de la Bible dans un tel cadre.

La tâche du spécialiste de la Bible

39 Le travail interdisciplinaire est devenu une nécessité pour les sciences bibliques, comme d'ailleurs le travail en équipe et en réseaux. Les publications et orientations des recherches sur la Bible hébraïque ont atteint un tel degré de complexité qu'un chercheur, aussi savant soit-il, ne peut tout gérer seul depuis son bureau. On doit également tenir compte d'un déplacement géographique. Depuis les débuts de l'exégèse dite historico-critique, la « troisième langue biblique » était, après l'hébreu et le grec, mais avant l'araméen, l'allemand, tant les travaux des universités germanophones dominaient la recherche. Depuis une vingtaine d'années le centre s'est déplacé vers l'Amérique du Nord, et l'anglais est à présent aussi en sciences bibliques la nouvelle *lingua franca*. Ce déplacement est aussi un déplacement de méthodes. Alors que l'exégèse germanophone s'intéressait avant tout à une critique diachronique minutieuse – et parfois vertigineuse, parvenant à déceler dans un bref passage la présence de nombreux rédacteurs ayant à chaque fois transformé le texte

antérieur –, l’exégèse anglo-saxonne met davantage l’accent sur des approches historique, sociologique et anthropologique. Il ne s’agit pas de choisir un camp contre l’autre, mais de combiner toutes les méthodes qui permettent de mieux comprendre les textes bibliques. Le grand exégète Martin Noth avait qualifié de *ehrlicher Makler* (« courtier honnête ») le premier rédacteur des textes historiographiques de la Bible, car ce dernier, selon Noth, transmettait fidèlement les traditions reçues, même si celles-ci étaient contraires à ses propres vues[25]. J’aimerais appliquer cette qualification à la description du travail du bibliste. En effet, il lui incombe en premier lieu de rendre justice au texte et de le défendre contre des récupérations et des interprétations abusives. C’est un exercice assez délicat puisque la Bible, dans ses différentes variantes, est le document sur lequel se fondent le judaïsme et le christianisme. Dans les synagogues et les églises, les textes bibliques sont lus et interprétés dans une perspective religieuse ; ils sont destinés à nourrir la foi et à donner des repères au croyant. L’analyse scientifique est dès lors parfois perçue comme menaçante, voire hostile à la lecture croyante, parce qu’elle mettrait en question la vérité de la Bible. Le rôle du travail scientifique sur la Bible n’est pas de se prononcer sur la valeur spirituelle que l’on peut trouver dans ces textes. Certains milieux intégristes semblent cependant vouloir faire de la Bible une arme idéologique pour défendre le créationnisme, l’inégalité entre les races ou entre hommes et femmes, la peine de mort et d’autres positions éthiques ou politiques réactionnaires. Face à ces récupérations, le bibliste ne peut se dérober ni fuir sa responsabilité vis-à-vis de la société. Il doit rappeler que la Bible n’est pas tombée du ciel, que ces textes ont été rédigés dans des circonstances historiques bien différentes de celles de notre époque.

40 Mais surtout, il s’agit de rendre attentif au fait que la Bible n’est pas un corpus homogène, à pensée unique. Un des acquis de la recherche biblique est le fait incontestable que le Pentateuque est un document de compromis, qui réunit dans un même texte fondateur des perspectives théologiques divergentes sans imposer une seule lecture de ces divergences, mais laissant au lecteur le soin et la liberté de

son interprétation. Le Pentateuque réunit trois codes de lois différents, ce qui rend impossible l’application littérale d’un code au détriment des autres. D’une manière générale, le canon biblique confronte son lecteur à différentes options sans lui faire savoir celle qu’il doit retenir. Ainsi, l’histoire de la royauté dans une perspective judéenne est transmise deux fois dans la Bible hébraïque : d’abord dans les livres de *Samuel* et des *Rois*, puis, dans une version « plus moderne », dans les livres des *Chroniques*. En comparant les deux narrations, on constate un nombre important de divergences. À titre d’exemple, pour la légende cultuelle qui fait de David l’inventeur de l’emplacement du temple de Jérusalem, le récit des livres de *Samuel* s’ouvre avec ces mots : « *wayyosèph aph-yahvé lacharôt beyisrâél wayyâsèt èt-dâwid bâhèm lémor lék menéh èt yisrâël weèt yehoudâh* » (« la colère de Yahvé continua à s’enflammer contre Israël et il excita David contre eux, disant : va, dénombre Israël et Juda »). David effectue le recensement du peuple, et est ensuite puni par Yahvé pour cet acte dont ce dernier est précisément l’instigateur. Un texte difficile : Dieu inspire une idée à l’homme, pour l’exécution de laquelle ce dernier est ensuite puni. Dans la version du livre des *Chroniques*, le récit est assez similaire, seul le début a changé : « *waya‘amod sâtân ‘al yisrâél wayyâsèt et-dâwid limnôt èt-yisrâél* » (« alors Satan se dressa contre Israël et il excita David pour dénombrer Israël »). Ici, c’est Satan qui a pris la place de Dieu. L’auteur de *1 Chr* 21 voulait-il résoudre le problème théologique posé par le récit du livre de Samuel, ou voulait-il interpréter Satan comme la manifestation de la colère divine ? Par rapport à des problèmes philosophiques comme le mal ou la question du libre arbitre, la bibliothèque de la Bible ne dicte pas une réponse unique mais suggère au lecteur différentes manières d’aborder le problème.

Valoriser la diversité des textes bibliques

41 Le grand succès de la Bible réside aussi dans sa diversité. D’une certaine manière la naissance de la Torah, puis celles de la Bible et du judaïsme, relèvent du paradoxe. Pourquoi un des plus importants documents de l’humanité est-il né

chez un petit peuple occupant un territoire considéré par les grands empires comme un hinterland assez peu intéressant ? La plus grande partie de la Bible hébraïque peut être qualifiée de « littérature de crise », car l'exil babylonien (bien qu'il n'ait concerné qu'une minorité de la population) constitue le fondement historique et aussi idéologique de la Bible et du judaïsme. Cet « exil » sera déterminant dans la construction de la mémoire collective (Halbwachs) de l'élite qui a organisé et transmis les textes qui constitueront la Bible hébraïque. Certains de ces textes, narratifs et prophétiques, expliquent les raisons de la destruction de Jérusalem et de la déportation ; d'autres textes, prophétiques notamment, reflètent l'espoir d'un rassemblement des dispersés et d'un avenir de paix ; mais le document le plus important est la Torah, qui construit la cohésion de la communauté « post-exilique » et en dispersion dans un espace non sédentaire, non politique, confiant la médiation de la loi et du contrat avec Dieu à Moïse et non au roi. Cette Torah fait alterner des récits et des textes prescriptifs fondant ainsi l'identité de la nouvelle religion sur un grand récit d'origine et des prescriptions et rituels qui nécessitent constamment adaptation et interprétation, raison pour laquelle la « Torah écrite » a été complétée dans la suite par une « Torah orale ». Contrairement au temple et au palais, la Torah est mobile. Elle peut fonctionner en dehors du pays – d'ailleurs Moïse meurt sans entrer dans le pays promis –, correspondant ainsi à la situation du judaïsme en diaspora. Ce décloisonnement a permis la rencontre entre la Torah et la culture hellénistique. Et la naissance d'une Bible grecque à côté d'une Bible hébraïque l'a définitivement établie comme un des fondements de la civilisation occidentale.

Les chantiers ouverts

42 La tâche des sciences bibliques est de rendre accessibles des outils et des hypothèses pertinents pour saisir l'intelligence de cette bibliothèque. Le travail ne manque pas, car depuis quelques décennies la plupart des grandes théories sur la formation du Pentateuque, des livres historiographiques et

du corpus prophétique qui ont été élaborées à la fin du XIXe ou dans la première partie du XXe siècle ont connu de sérieuses mises en question. Cela ne signifie nullement que toutes les observations et découvertes qui furent à l'origine de ces hypothèses soient à rejeter ; elles doivent être vérifiées à l'aide de nouveaux outils informatiques et à la lumière de nouvelles découvertes archéologiques, et être repensées en vue de nouveaux paradigmes. Les trois chantiers suivants me semblent urgents et prometteurs :

43 (a) *L'histoire de la formation du Pentateuque*. S'il existe un certain consensus sur le moment de première édition de la Torah, vers 400-350 avant notre ère, la question « comment, quand et par qui les différentes traditions et les différents documents ont-ils été collectés, révisés et combinés et dans quels buts ? » ne fait l'objet d'aucun accord. L'année dernière s'est mis en place (et je crois que c'est une première) un réseau de recherche regroupant des spécialistes de la Bible hébraïque de plusieurs universités allemandes, suisses, italienne et du Collège de France, travaillant avec des modèles différents, mais convaincus que le temps des « chapelles scientifiques » est révolu et que de la confrontation d'hypothèses divergentes peut naître un nouveau paradigme. Le cours sur Abraham, avec lequel je voudrais commencer mon enseignement au Collège de France, s'inscrit dans cette quête d'une nouvelle intelligence du Pentateuque.

44 (b) *Une nouvelle reconstruction de l'histoire d'Israël et de Juda aux deuxième et premier millénaires avant notre ère*. Cette nouvelle synthèse devrait prendre en compte, autant que possible, toute la documentation dont nous disposons et se « libérer » de la chronologie biblique. C'est en confrontant l'histoire de l'historien à l'histoire des auteurs bibliques que le sens de cette dernière apparaîtra plus clairement.

45 (c) *Un travail comparatiste sur les mythes fondateurs de la Bible* : origines du monde, des hommes et de la condition humaine, de la civilisation, de la royauté, etc. En français, le terme « mythe » suscite souvent des connotations négatives. Or, il faut réhabiliter le mythe, car il sert, dans le monde antique comme aujourd'hui, à exprimer, sur le mode narratif, des interrogations, des quêtes, des angoisses et des

espérances pour lesquels d'autres types de discours ne sont pas toujours disponibles. La Bible, à part peut-être le livre de *Qohéleth*, ne contient pas de traités philosophiques et préfère le langage mythique. Ainsi, l'anecdote mythologique des cornes de Moïse renferme-t-elle, entre autres choses, une réflexion complexe sur l'inadéquation des représentations du divin (ou du transcendant) tout en admettant la nécessité de telles représentations. Thème passionnant mais dont je ne pourrai pas traiter ce soir.

46 Soyez remerciés de votre attention.

Annexes

Leçon inaugurale de Thomas Römer au Collège de France, 2009 : https://archive.org/details/CdfLiRmer

Notes

1. Cet ouvrage vient d'être réédité avec une introduction fort intéressante de Pierre Gibert qui retrace la vie de ce grand savant : Jean Astruc, *Conjectures sur la* Genèse, introduction et notes de Pierre Gibert, Paris, Noêsis, 1999.

2. *Histoire du peuple d'Israël* (1887), *in* Ernest Renan, *Œuvres complètes*, Paris, Calmann-Lévy, 1953, vol. VI, p. 21.

3. Solomon Munk, *Palestine. Description géographique, historique et archéologique*, Paris, Firmin Didot Frères, 1845.

4. Charles Clermont-Ganneau, *La Stèle de Dhiban ou stèle de Mesa roi de Moab, 896 avant J. C. : Lettres à M. Le Cte de Vogué*, Paris, J. Baudry, Didier, 1870.

5. Alfred Loisy, *Études bibliques*, Paris, Alphonse Picard et fils, 1903, 3ème éd., p. 27.

6. *Ibid.*, p. 26.

7. Alfred Loisy, *La Religion d'Israël*, Paris, E. Nourry, 1933, 3ème éd.

8. André Dupont-Sommer*, Les Écrits esséniens découverts près de la mer morte*, Paris, Payot, 1953, 2ème éd.

9. André Caquot *et al.*, *Textes Ougaritiques. Mythes et légendes*, vol. 1, Paris: Cerf, 1974.

10. Javier Teixidor*, Le Judéo-christianisme*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Histoire », 2006.

11. Pour le débat voir : Eilat Mazar, *Preliminary Report on the City of David : Excavations 2005 at the Visitors Center Area*, Jérusalem,

Shalem Press, 2007; I. Finkelstein, Z. Herzog, L. Singer-Avitz et D. Ussishkin, « Has King David's Palace in Jerusalem Been Found ? », *Tel Aviv: Journal of the Institute of Archaeology of Tel Aviv University*, 34(2), 2007, p. 142-164.

12. Thomas Römer, « L'histoire des Patriarches et la légende de Moïse : une double origine ? », *in* D. Doré (éd.), *Comment la Bible saisit-elle l'histoire ?* (« Lectio Divina », 215), Paris, Cerf, 2007, p. 155-196.

13. Israël Finkelstein et Neil Asher Silberman, *La Bible dévoilée. Les nouvelles révélations de l'archéologie*, Paris, Bayard, 2002.

14. A. G. Auld et M. Steiner, *Jerusalem I. From the Bronze Age to the Maccabees* (Cities of the Biblical World), Cambridge, Lutterworth Press, 1996 ; I. Finkelstein et N. A. Silberman, *Les Rois sacrés de la Bible. À la recherche de David et Salomon*, Paris, Bayard, 2006.

15. N. Na'aman et N. Lissovsky, « Kuntillet 'Ajrud, Sacred Trees and the Asherah », *Tel Aviv*, 35, 2008, pp. 186-208.

16. Mario Liverani, *Oltre la Bibbia : Storia antica di Israele*, Roma, Editori Laterza, 2003 ; traduction française : *La Bible et l'invention de l'histoire : histoire ancienne d'Israël*, Paris, Bayard, 2008.

17. Cette datation majoritaire (G. Barkay *et al.*, « The Challenges of Ketef Hinnom. Using Advanced Technologies to Reclaim the Earliest Biblical Texts and their Context », *Near Eastern Archeology*, 66, 2003, p. 162-171) est contestée par certains : A. Berlejung, « Ein Programm fürs Leben. Theologisches Wort und anthropologischer Ort der Silberamulette von Ketef Hinnom », *Zeitschrift für die alttestamentliche Wissenschaft* 120, 2008, pp. 204-230.

18. A. Lemaire, « Prières en temps de crise : Les inscriptions de Khirbet Beit Lei », *Revue Biblique*, 83, 1976, p. 538-568.

19. M. Delcor, « Le texte de Deir 'Alla et les oracles bibliques de Bala'am », in *Environnement et Tradition de l'Ancien Testament* (Alter Orient und Altes Testament 228), Neukirchen-Vluyn – Kevelaer, Neukirchener Verlag - Butzon & Bercker, 1990, p. 46-67.

20. Jean-Marie. Durand, *Documents épistolaires du palais de Mari*, Tome I, II & III (LAPO), Paris, Cerf, 1997-2003.

21. Amos Funkenstein, « History, Counter-History and Memory », *in* Saul Friedlander (éd.), *Probing the Limits of Representation : Nazism and the "Final Solution"*, Cambridge (Mass.) – Londres, Harvard University Press, 1992, p. 66-81.

22. Thomas Römer, *La Première histoire d'Israël. L'Ecole deutéronomiste à l'œuvre* (Le Monde de la Bible 56), Genève, Labor et Fides, 2007.

23. Pierre Briant, *Histoire de l'Empire Perse. De Cyrus à Alexandre*, Paris, Fayard, 1996, p. 603.

24. Thomas Römer, « La fille de Jephté entre Jérusalem et Athènes. Réflexions à partir d'une triple intertextualité en Juges 11 », *in* D. Marguerat et A. Curtis (éd.), *Intertextualités. La Bible en échos* (Le Monde de la Bible 40), Genève, Labor et Fides, 2000, p. 30-42.

25. Martin Noth, *Überlieferungsgeschichtliche Studien. Die sammelnden und bearbeitenden Geschichtswerke im Alten Testament* (1943), Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1967, 3ème éd.

Auteur

Thomas Römer

Professeur au Collège de France

Référence électronique du chapitre

RÖMER, Thomas. *Les Cornes de Moïse. Faire entrer la Bible dans l'histoire : Leçon inaugurale prononcée le 5 février 2009* In : *Les cornes de Moïse. Faire entrer la Bible dans l'histoire* [en ligne]. Paris : Collège de France, 2009 (généré le 08 février 2018). Disponible sur Internet : <http://books.openedition.org/cdf/163>. ISBN : 9782722601017. DOI : 10.4000/books.cdf.163.

Référence électronique du livre

RÖMER, Thomas. *Les cornes de Moïse. Faire entrer la Bible dans l'histoire*. Nouvelle édition [en ligne]. Paris : Collège de France, 2009 (généré le 08 février 2018). Disponible sur Internet : <http://books.openedition.org/cdf/183>. ISBN : 9782722601017. DOI : 10.4000/books.cdf.183.
Compatible avec Zotero